
CULTURE INAVOUÉE DANS LA NATURE, NATURE SOUMISE DANS LA CULTURE

Claude Rivière

Université de Paris V/Sorbonne – França

Résumé: *On peut tirer de l'idée que l'on se fait de la nature, soit une apologie de l'ordre dans le cosmos, soit un argument pour justifier l'existence d'un Dieu maître de la foudre et des saisons, soit l'enchantement d'un retour à l'état de nature supposé non conflictuel, soit enfin une conviction matérialiste selon laquelle l'homme doit dompter sa gourmandise et assurer la survie optimale de l'environnement sans le polluer. La société n'est pas à penser comme une modalité d'oubli de la nature mais en rapport d'inclusion dans la nature.*

Après périple philosophique de Platon à Moscovici, on dévia dans le champ des artistes peignant d'après nature et dans celui des linguistes analysant ce qui est dit contre nature. C'est la culture qui oppose nature et convention, fait et norme, matière et liberté humaine. C'est elle aussi qui nous fournit notre vocabulaire, nos classifications et nos jugements de valeur à propos de la nature. Récemment un courant écologiste se pose en protecteur sourcilleux de l'environnement et en organisateur d'un développement durable, mais dans la deep ecology, on glisse vers le culte d'une biosphère de rêve.

Mots-clés: *culture, développement, écologie, environnement, nature.*

Resumo: *A partir da idéia que se faz de natureza é possível desenvolver, seja uma apologia da ordem no cosmos, seja um argumento para justificar a existência de um Deus senhor do trovão e das estações, seja o encantamento de um retorno ao estado de natureza supostamente sem conflitos, seja enfim a convicção materialista de que o homem deve dominar sua gula e otimizar a sobrevivência do meio ambiente sem poluí-lo. A sociedade não deve ser pensada como uma modalidade de esquecimento da natureza, mas, sim, como uma relação de inclusão na natureza.. Depois de um périplo filosófico de Platão a Moscovici, faremos uma incursão pelo campo dos artistas que pintam a natureza e pelo dos lingüistas que analisam o que é dito contra a natureza. É a cultura que opõe natureza e convenção, fato e norma, matéria e liberdade humana. É ela também que nos fornece nosso vocabulário, nossas classificações e nossos julgamentos de valor sobre a natureza. Recentemente uma corrente ecológica se coloca como protetor severo do meio ambiente e*

organizador do desenvolvimento sustentável, mas na deep ecology, escorrega-se para o culto de uma biosfera de sonho.

Palavras-chave: *cultura, desenvolvimento, ecologia, meio ambiente, natureza.*

Introduction

A l'*ethnologie* d'autrefois, évoquant encore le problème des races, s'est substituée après la seconde guerre mondiale, sous une influence anglo-saxonne, l'*anthropologie sociale et culturelle* qui manifeste un changement de label plus que de thématique et de méthode. Focalisée sur l'homme (*anthropos*) en société et sur les systèmes culturels, cette anthropologie moderne, évitant tout présupposé philosophique quant à une essence de la nature, prend pour thème capital d'analyse moins la culture que les cultures. Si le rapport nature-culture devient objet de discussion, c'est par exemple, pour se débarrasser des diktats de géographes quant au déterminisme absolu du milieu (Marcel Mauss a tiré des tendances plus que des lois des variations saisonnières des sociétés eskimos), pour corriger les oracles marxistes quant à la prédominance en dernière instance des facteurs économiques, ou pour dénoncer les sophismes de Léon Poliakov, lequel déprécie les cultures parce qu'elles séparent, tandis que la nature et le corps sont supposés unir.

Après que Lévi-Strauss ait soulevé, dans *Les structures élémentaires de la parenté* (1952), le problème des rapports entre nature et culture sous un angle quelque peu philosophique, d'autres ont abordé concrètement cette question à partir du conditionnement des cultures par le milieu (kwakiutl, dogon, zuni...) qu'ils étudiaient sur le terrain. L'anthropologie économique actuelle ne se conçoit pas sans un prélude relatif à l'écologie (*oikos*: habitat, *logos*: discours) qui précise, après définition du terme, les effets de l'environnement sur les sociétés et les impacts des techniques humaines sur les modifications physiques, biologiques et sociales.

Sans négliger le phénomène culture, sujet de nombreux discours dans notre discipline (dont le mien dans le *Dictionnaire de la sociologie*, Larousse, 1989, et dans l'*Encyclopédie philosophique universelle*, PUF, 1990), j'insisterai sur la manière dont la culture occidentale a élaboré le concept de nature dans la philosophie (ma discipline-mère), sur quelques

utilisations linguistiques du mot nature et sur les discours contemporains des écologistes portant sur la nature, l'environnement et le développement durable. D'où les thèmes: la nature et l'ordre vus par quelques cultures, la nature appréhendée par une culture religieuse, un état de nature conçu comme culture primitive, les éléments de culture présents dans la nature et les éléments de nature présents dans la culture.

Des philosophies inspiratrices de l'Anthropologie

Nature et cosmos. Une culture philosophique interprétatrice d'un ordre naturel

Les premiers mythologues et ethnologues qui se sont interrogés sur les rapports initiaux de l'homme à la nature externe ont eu tendance, comme James Frazer, à souligner combien ont pu être étonnants le mouvement régulier des astres avec retour des saisons, la constance des phénomènes de naissance, développement et déclin des vies végétale, animale et humaine. Il reste à voir si la foudre, les comètes, les incendies, les tremblements de terre et autres cataclysmes n'incitent pas plus à réfléchir, après émotion forte, que les cycles à répétition de la nature? Max Müller entre autres avait montré au milieu du XIXème siècle, langage à l'appui, comment étaient personnifiés et considérés comme doués de volonté, certains faits extraordinaires, saisis comme ensemble de messages à interpréter. Au lieu de spéculer avec les évolutionnistes sur l'origine supposée de la religion et de la magie, il est préférable de se référer aux conceptions philosophiques des Grecs.

Chez Platon, dans le ciel intelligible des Idées, tel que présenté dans *le Timée*, la nature est *cosmos*, c'est-à-dire bon ordre, bon arrangement des êtres et des choses, ceux-ci hiérarchisés et harmonieusement équilibrés selon des cycles temporels. Mais immuables, les Idées platoniciennes échappent à la corruption du sensible, qu'elles appartiennent à l'ordre esthétique ou à l'ordre mathématique (impliquant juste proportion dans le dernier platonisme). L'homme lui-même, un microcosme, fait partie du cosmos et la cité juste de *La République* reproduit à son niveau l'ordre hiérarchique qui est celui de la nature. A l'inverse de la sagesse qui consiste à tenir sa place, le désordre est le fait de l'homme qui ne sait pas calquer ses lois morales sur les lois de la nature, ou qui s'y oppose.

Chez Aristote, si rien n'est à chercher en dehors du cosmos, raison suprême, le monde sublunaire présente cependant des imperfections. Certes la nature (*physis*) ne fait rien en vain et procure ce qu'il y a de meilleur; elle est totalité de ce qui en soi a son principe de développement; mais si le développement des choses est finalisé, il se peut que l'homme interfère par sa volonté dans le devenir du monde. Aussi Aristote laisse-t-il ouvert un vaste champ de réflexion sur les heurs et malheurs du vouloir.

Face à ces visions mythifiées, la pensée moderne pose scientifiquement l'éclatement du cosmos et de sa notion, ce qui réclame une prise en considération des échelles micro-macro. Les lois d'un niveau ne valent pas dans un autre qui n'obéit pas aux mêmes types ou formes de causalité plus ou moins complexes. Avec Cournot, Monod, Balandier, Boudon..., ont été approfondis les places du hasard et du désordre dans les sciences naturelles et humaines, et l'harmonie des places dans l'univers a subi, bien avant 1968, des assauts contestataires: contestation d'un ordre hiérarchique dans la nature et parmi les humains, contestation d'une finalisation du développement de la nature, effacement des causes finales au profit des causes efficientes, des causes formelles au profit des causes matérielles et surtout rejet des causes premières avec habilitation des seules causes secondes. Que les actions sur la nature physique et humaine produisent, par technologie appropriée, des mutations génétiques et sociales, voilà ce qui atteste de la modification du devenir par action humaine et donc d'une évacuation de la surnature, déjà présente dans le matérialisme du *De natura rerum* de Lucrèce.

Nature et surnature. La nature définie par une culture religieuse

Tandis que l'épicurien ne rend compte de la nature par aucune cause surnaturelle (il vit selon ses désirs et la nécessité), le stoïcien s'accommode de l'ordre de la nature et s'ajuste avec ataraxie au monde du *logos* identifié à la raison divine, comme l'évoque Cicéron, auteur du *De natura deorum*.

L'idée plotinienne d'une *phronesis* (sagesse) supérieure à la *physis*, tout le Moyen Age va la conserver en même temps qu'une vision chrétienne et créationniste du monde dans lequel la nature est pensée par rapport à une surnature qui la dépasse et la fonde. Imparfaite, la nature est relative à un Dieu transcendant, créateur et parfait. Entraînée à la corruption par la faute de l'homme, elle demeure bonne en soi parce que voulue par Dieu. On la

voit alors comme reflet: grand livre où l'on découvre les merveilles de Dieu. Dans les religions du Livre, l'homme en tant qu'esprit créé à l'image de Dieu dépasse de beaucoup la nature qui n'est que matière, donc élément non divinisé sur lequel de ce fait est rendue possible l'action de l'homme.

Avec la Renaissance et l'âge classique, cette action de l'homme sur la nature se justifie philosophiquement en même temps que se substitue à un donné un monde construit par la technique. Après que des lois de justes proportions mathématiques aient été recherchées par l'art renaissant, l'ère dite classique insiste sur l'idée que des lois président à l'existence et à la succession des êtres. Dans les *Principes de la philosophie*, Descartes dit la nature (*physis*) soumise aux règles de la mécanique, et l'homme se doit de travailler, grâce à la science, à se rendre maître et possesseur de la nature. Avec Newton, s'impose une nouvelle métaphysique de la nature faisant disparaître l'idée de cosmos au profit d'une théorie quantitative des lieux et d'une géométrisation de l'espace. Voilà la nature soumise par la culture scientifique!

Nature humaine. Une nature cultivable à merci

Soumise, elle l'est autrement par les contestations de l'idée de nature humaine, une nature mise à mal par le pessimisme de la Réforme au XVI^{ème} siècle. Selon le thomisme, l'essence se différencie de l'accident parce que l'accident n'était qu'un avatar (une forme entre d'autres) de l'existence. Sous influence augustinienne, la Réforme amplifie l'idée selon laquelle la nature humaine aurait été viciée héréditairement par un Adam Initial. Du péché originel et du mal, seul Dieu (en son fils) saurait nous délivrer en prédestinant certains au bonheur éternel, de l'avis de Luther.

Confronté aux certitudes des anciens, des médiévaux et des renaissants, le savoir de notre temps, plutôt contempteur des traditions, ébranle l'opposition fallacieuse de l'essence (dont nous ne savons rien) et de l'existence. L'homme n'est que ce qu'il se fait, dit Sartre. L'épistémologie du XIX^{ème} siècle avait plutôt choisi l'origine et la définition, sans trop d'essence ni d'existence, mais avec un reliquat considérable d'esprit dans la nature comme on le verra plus loin.

En identifiant la nature d'une chose à partir de caractères originels, la connaît-on mieux qu'en saisissant les caractères originaux? Et comment constituer à partir de ceux-ci un idéal-type synthétique de l'objet? Et que

savons-nous de l'origine des choses, des vivants, de l'homme? Et de l'existence de l'âme? L'Afrique et l'Asie croient en la pluralité des âmes chez un individu. Qu'est ce qui atteste de la dualité corps-âme? Les matérialistes ne font pas la distinction et tout un courant philosophique pense que l'esprit diffère de l'âme humaine. Bien fin qui le prouvera! Affaire de *doxa* ou de *credo*, non *d'épistémè*! Lorsqu'on s'aperçoit que la nature humaine est culturable à merci, on sait déjà que le processus de socialisation fait prendre distance à l'égard d'une pseudo immutabilité de la nature humaine. Depuis les Conciles de Trente et même de Vatican II, que d'évolutions de la biologie et de l'éthique à propos de la pilule, de l'avortement, de la procréation assistée et même de l'instinct maternel! Par bonheur ont été enterrés, parce que sans pertinence, des problèmes d'autrefois tels qu'état de nature et religion naturelle.

État de nature. Un idéal de culture primitive rêvée

Pour Rousseau et Diderot, l'état de nature est la situation de l'homme avant la constitution de la société. Pour la théologie catholique du XVII^{ème} siècle, c'était l'état de l'être humain avant sa régénération par la grâce. Quant à l'état de pure nature, les peintres l'ont toujours vu idéalement, avec ou sans feuille de vigne, sous les traits d'Adam et Eve avant la chute.

En l'absence de toute référence empirique et historique, libre à Hobbes de voir l'état de nature comme état de guerre civile et à Darwin de dire qu'au commencement il y avait le *struggle for life*; libre à Rousseau de récupérer le schéma mythifié d'Hésiode à Lucrèce: paix, propriété indivise, abondance, simplicité des mœurs. État d'innocence ou état de guerre, qui tranchera? Robinson Crusoë, Paul et Virginie? En pensant la nature comme bonne et l'homme bon par nature, heureux à l'origine, libre, doté de peu de besoins, menant une vie simple, sans violence à l'égard de ses semblables, Rousseau paraît opposer l'avant et l'après contrat social. Néanmoins il souligne que l'homme ne devient raison qu'en quittant l'état de nature et en développant, dans l'état civil ou social, son intelligence et sa conscience morale, mais simultanément son goût de la propriété et de la puissance provoquant l'asservissement de certains. A chacun d'imaginer en l'absence de preuves, l'homme sans société ou bien les débuts de la société, comme l'ont fait des anthropologues évolutionnistes chantant ou l'hétaïrisme, ou le communisme primitif, ou l'harmonie idéale des bandes sauvages. Samuel

Pufendorf en 1672 avait pourtant souligné dans *Droit de la nature et des gens* que l'état de nature et une vie sociale ne sont pas deux choses opposées, la vie sociale comportant un pacte d'association entre hommes qui s'unissent et un pacte de soumission à une autorité civile déléguée.

Lois et religion naturelles. Le déclin de la culture religieuse

Outre les rapports d'un soi-disant état de nature avec l'état social, civil et politique, sont objets de débat à la même époque les liens entre nature, histoire et religion. Stimulés par la Renaissance et la Réforme, les chercheurs d'origine chrétienne des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles s'engagent dans une entreprise à la fois de domination de la nature et de maîtrise de l'histoire. Selon le juriste napolitain Jean-Baptiste Vico (1658-1744), l'homme en tant que créateur de l'histoire doit avoir une meilleure connaissance de celle-ci que de la nature dont il n'est pas le créateur. Aussi l'auteur de *La science nouvelle* (1725) propose-t-il de dégager les lois naturelles de l'histoire communes au développement des nations, des lois différentes de celles énoncées par Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle* (1681). Pourtant la religion demeure en filigrane. Il est vrai que la pensée des Lumières ne se prononce pas directement contre la religion, mais en prônant une religion naturelle, c'est-à-dire pour elle rationnelle, contemplatrice d'une harmonie universelle primitive, et réduite pour l'essentiel à la croyance en dieu et en l'immortalité de l'âme, elle renvoie du côté de la superstition et de la magie une bonne part des croyances chrétiennes et des rites. C'est alors que les sciences de la nature s'autonomisent par rapport aux sciences religieuses en même temps que l'astronomie de Galilée, la physique de Newton et l'histoire naturelle de Buffon s'élaborent en dehors des références bibliques au jardin enchanté et à la dépendance absolue de la nature par rapport aux puissances sacrées. Avec Linné et Daubenton, la naissance des sciences naturelles parachève la métamorphose du statut de l'homme par son insertion dans une taxinomie des formes du vivant. Dans ce même siècle des Lumières, se développe néanmoins, inspirée par le déïsme de Cherburry en Angleterre, la croyance en un être suprême, moteur transcendant de l'univers. Lorsqu'est prônée une religion naturelle, elle est conçue conforme aux lois de la nature découverte par la raison, mais on ne dit pas comment se concilient l'apparente absurdité des mythes avec l'existence postulée d'une raison universelle.

Nature et esprit. L'émergence de l'esprit de Kultur

Au culte de la raison succède celui de l'esprit dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Dans l'idéalisme allemand, il y a subordination de la nature à une métaphysique de l'esprit. Kant fait reposer sur la législation de l'entendement humain la connaissance de la nature. Schelling conçoit la nature comme étant de l'esprit extériorisé. Il explicite entre autres avec Herder, représentant comme lui de la *Naturphilosophie* allemande, le problème de la projection de la langue sur la réalité, outre celui de l'inclusion de l'homme dans la nature. Il est aussi avec Hegel et Marx à l'origine de la distinction fort valorisée dans le monde contemporain entre la nature et l'environnement, c'est-à-dire entre le donné naturel et le construit par la praxis humaine, cette praxis qui est l'élément de désordre dans la nature, car les inégalités et aberrations de la société humaine sont des facteurs de perturbation dans la nature elle-même, mais éventuellement corrigibles par des actions politiques et économiques. Pour Hegel, la nature est hors histoire, seulement aliénation de l'esprit, et l'histoire est l'esprit aliéné dans le temps. Autrement dit, l'esprit doit sortir de la nature, se poser lui-même, puis revenir à la nature pour se l'approprier et la penser. Il conquiert sa liberté en se dégageant de la nature. La liberté modifiant les déterminismes, on lit chez Hegel deux oppositions: nature *versus* liberté, nature *versus* histoire. Selon Lessing, c'est le travail progressif de la raison dans l'histoire qui constitue la révélation parfaite.

Dès ce début du XIX^{ème} siècle, tandis que l'idée de *civilisation* mûrit en France, comme englobant l'état pensé ultime de l'humanité, c'est celle de *Kultur*, valorisant le savoir et l'ingéniosité allemande qui se développe outre-Rhin. La culture apparaît comme la nature spiritualisée par l'homme, aussi selon la manière dont l'esprit de l'homme prend conscience de lui-même, y a-t-il pluralité des cultures. L'anthropologie généralisera l'usage du terme dans le siècle suivant, avec le diffusionnisme de Graebner et Schmidt, le culturalisme de Boas, et le structuralisme de Lévi-Strauss pour qui la culture, c'est ce qui vient informer et donner sens à la nature en instituant des règles, normes et lois.

Artistes, linguistes, anthropologues face à la nature

Nature et esthétique. La nature soumise dans la culture esthétique

Même si la sociologie de l'art s'intègre désormais dans la sociologie de la culture, parce que les œuvres sculpturales, picturales, musicales..., relèvent de conventions sociales, il n'empêche qu'entre nature et culture, l'artiste se mélange les pinceaux.

Initié depuis la Grèce, un débat se perpétue sur les relations de l'art, sous ses diverses formes, avec l'univers sensible: l'art doit-il, comme le suggère Aristote, imiter la nature ou se présente-t-il comme le libre produit de la subjectivité? Le problème attendra la Renaissance pour trouver quelque réponse, même si les peintres byzantins et romans croient reproduire le vrai et le beau tout en faisant appel à leur imaginaire codifié par des mythes et des croyances traditionnelles. Selon la pensée analogique du *Cinquecento*, l'artiste démiurge réaliserait l'équilibre entre la nature et l'esprit humain. Pour témoignage: le *Traité de la peinture* (rédigé vers 1500) de Léonard de Vinci: "L'homme commence par l'expérience et avec celle-ci va à la recherche de la raison". "La peinture est petite fille de la nature et parente de Dieu". Selon Albert Dürer, dans son *Traité des proportions* (1518), le peintre aurait pour but de retrouver le mystère de la nature (en peignant, pourquoi pas, celui de l'Incarnation) et remonterait jusqu'aux puissances cachées de celle-ci, anges compris probablement. A l'artiste de réaliser l'équilibre entre nature et esprit humain à partir d'une pensée analogique! Et si, comme le pensera plus tard Novalis, "la nature est une archéologie engloutie", et si comme le dit Schelling, "l'infini présenté comme fini est la beauté", alors l'artiste, ne pouvant représenter la totalité du créé, choisit tout à fait naturellement par mystérieuses affinités, sans primauté accordée à la *mimesis*, certains de ses aspects qui deviennent alors symboliques.

Qu'en est-il désormais de ces théories picturales? Avec l'impressionnisme, la peinture abstraite, la création de nouvelles images virtuelles, la nature a perdu l'unité épistémologique qui permettait d'en faire un point de référence. La nature a aussi cessé d'être l'harmonie de la raison divine que l'artiste, Fra Angelico par exemple, approcherait par l'intermédiaire du sensible, selon les propos de Saint Thomas d'Aquin. Enfin la nature n'est point, comme le

pensait l'homme de la Renaissance, le cosmos dont l'homme occupe le centre et dont l'artiste qui en serait l'arpenteur, découvrirait et restituerait les meilleures proportions. On peint seulement des natures mortes, des nus d'après nature, et des paysages naturels, plus forêt de Fontainebleau ou escalier de la Butte que Causses du Larzac!

Mots "nature" dans le vocabulaire culturel français

Comme l'esthétique, le langage nous renvoie à tout un halo sémantique du terme nature. En utilisant l'expression *peindre d'après nature*, on ne réfère qu'à la position de l'artiste face à un objet qu'il cherche à reproduire avec une certaine exactitude (on peut sculpter *grandeur nature*) même si l'arrangement des objets ou du paysage a été culturel, et même si la nature urbaine des oeuvres d'Utrillo a été inspirée par des cartes postales et des photos. Qui était Utrillo? *Un enfant naturel*, en clair un produit des pulsions de la nature de Suzanne Valadon et Cie, mais naturel s'oppose là à légitime; en clair la nature suit d'autres lois que celles définies par une culture: cadre d'une loi matrimoniale, milieu familial dûment codifié. Quant à tel cosmétique ou yaourt, *produit naturel*, sa fabrication, son conditionnement, sa vente sont évidemment culturels, ce qui doit être le plus celé à l'utilisatrice misant sur l'épanouissement de sa nature par recours au naturel et au biologique. Telle femme qui se fera teindre les cheveux au henné par choix des *plantes naturelles*, se colorera les joues et les lèvres avec des cosmétiques sophistiqués de l'Oréal dont la chimie n'a d'égale que la confiance que lui accorde la haute société féminine. Tel prêtre occidental qui argue du pain et du vin comme *éléments naturels* (dans sa culture) pour la transsubstantiation christique sera outré qu'en Afrique des clercs consacrent leur pain et leur vin quotidien (boule de mil ou de maïs, vin de palme), tout aussi naturels et culturels à la fois, à défaut des productions d'Occident contingentées ou introuvables sur place! N'est pas azyne n'importe quelle baguette, ni rouge-sang un champagne fut-il de Dom Pérignon!

Que le naturel soit culturel, en rend compte l'expression: "c'est pour lui *une seconde nature*": celle qui comporte des traits culturels acquis et constants par opposition aux innés, un inné dont on se débarrasse difficilement: "*Chassez le naturel, il revient au galop*". Mais *une petite nature* s'oppose à *une force de la nature*, éventuellement enflée par les

haltères ou le body-building. Depuis le XII^{ème} siècle, mourir, c'est *payer son tribut à la nature*. Avant la mort, certains *disparaissent dans la nature* entendue comme milieu spatial neutre mal connu. Echangeant sans intermédiaire monétaire, la prostituée *paye en nature*. D'autres, perversis sexuels commettent des *unions contre nature*. Est contre nature ce qui s'oppose à *l'ordre naturel des choses*, l'expression mettant en valeur l'intrication du moral et du biologique en même temps que l'existence d'un ordre moral exprimé par la loi ou la norme, ce qui dépend de la tradition culturelle et non des lois physiques du cosmos. L'expression "*contre nature*", employée la plupart du temps comme jugement de valeur péremptoire justifie la condamnation de ce qui, selon le locuteur, porte atteinte à l'ordre culturel. On sait désormais que la publicité, qui nous séduit par ses images fascinantes de la Nature, détourne le langage courant en faisant passer pour naturelles des valeurs idéologiques, inversant ainsi réalité et illusion, et camouflant l'idéologique derrière *l'évidence paisible du naturel* et du bon sens.

Souvent, l'usage du mot nature, on l'a vu, réfère seulement à la nature humaine et à la manière dont on la conçoit. Elle est supposée sans affectation, comme l'Alceste du Misanthrope le dit à Oronte auquel il reproche le style de son sonnet: "*Ce n'est point ainsi que parle la nature*"! Les sentiments nés des liens du sang sont *les voix de la nature*. *Suivre ou contrarier la nature* renvoie aux penchants et aux instincts, mais tout autant à la culture: "Il faut s'entraider, c'est *la loi de nature*", dit La Fontaine, évoquant une règle de la vie sociale.

La culture inavouée dans la nature

Toutes les discussions précédentes, qui ont contribué à poser des dichotomies: nature-convention, matière-idée, nature-loi énoncée, fait-norme, nature déterministe-liberté humaine, montrent bien que le concept de nature est culturel en ce que nous raisonnons à partir de notre propre culture, que le recours à telle idée de la nature est réfracté par une culture déterminée. Nous distinguons quatre points cardinaux, d'autres en connaissent six en y ajoutant le zénith et le nadir. Les Evé du Togo en spécifient trois selon que le soleil se lève (front), est à son apogée (sommet du crâne) ou se couche (occiput). Il me souvient d'avoir polémique arduement avec une doctorante béninoise qui gauchissait à tel point le savoir

de son pays, qu'elle s'escrimait, contre toute évidence langagière, à montrer que les quatre éléments présocratiques: air, eau, terre, feu, étaient les éléments fondamentaux de la nature dans sa propre culture.

Leur cosmos, les Fali du Cameroun étudiés par Jean-Pierre Lebeuf, le classifient à partir de référents humains. Chaque catégorie de graine et de poisson est en correspondance avec une partie du corps humain et un membre de la famille: à la tête correspond le mil rouge, la perche du Nil et le patriarche de la famille; à la poitrine correspond la pastèque, le poisson *tere* et le père de famille; au bras droit correspond le haricot, le poisson *tawatiti* et le frère du père. Chaque élément fondamental est sexué et en relation avec des règnes végétaux et animaux: le feu masculin renvoie aux graines comestibles, la terre féminine aux mammifères sauvages, l'eau féminine aux poissons, l'air masculin aux oiseaux. A l'intérieur même d'un groupe végétal, des jeux d'opposition mettent en correspondance le mil rouge mâle et l'arachide femelle, la pastèque mâle, le melon sauvage femelle, etc.

Si le concept de nature, en tant qu'englobant de tout ce qui est non humain, sert à penser par opposition nos cultures comme résultats d'actions humaines plus ou moins valorisées, il se présente aussi comme référant à l'ensemble de ce qui existe: êtres et choses. Qui dit aimer la nature, pense aux champs, à la mer, à la montagne, mais le philosophe moderne associe comme Lévi-Strauss, nature et culture en les voyant plutôt comme horizons de totalisation que comme désignation de réalités imperméables.

1) Horizon spirituel: la culture est spiritualisation de la nature par l'homme. Il n'y aurait qu'une nature mais une pluralité de cultures développant chacune des valeurs. Pour beaucoup de nouveaux mouvements religieux, dont le *New Age*, la nature est l'occasion pour l'homme d'accéder à la valeur. Chacun la sienne désormais! Dans la pensée panthéiste, la nature est pénétrée de raison et de sentiment. Mais le naturalisme ne se situe pas aux antipodes du panthéisme, même si, dans le *Grand Larousse* de 1970, le naturalisme est ainsi défini: "Doctrines qui nie l'existence d'une cause créatrice ou organisatrice transcendante par rapport à la nature, affirmant donc que la nature existe par elle-même et que, s'il existe un principe organisateur, il lui est immanent". Le panthéisme marie immanence et transcendance. Le naturalisme tend à concevoir les cultures comme parties intégrantes de la nature, dans la mesure où la nature est conçue comme fait et comme norme. Le principe "suivre la nature" n'a alors rien de paradoxal.

2) Horizon biologique: la psychanalyse clame qu'il y a du naturel dans l'humain, par exemple le biologique, le pulsionnel, l'infantile, le libidinal. Que disent les culturalistes en contre-sujet? La culture, c'est la vie sociale tout entière et non pas tel segment réputé culturel: pratiques, connaissances acquises, savoir intellectuel. Autre son de cloche, amplificateur du biologique: la référence à l'origine d'un terme. Longtemps avant qu'au XVIème siècle s'impose le sens figuré de culture de l'esprit, le mot *cultura*, apparu à la fin du XIème siècle, désignait alors notamment une pièce de terre travaillée pour produire des végétaux et est alors synonyme d'agriculture. Avis aux utopistes: que l'agriculture soit biologique ou non, c'est toujours de la culture parfois inavouée dans la nature, avec des mutations naturelles depuis des siècles, des mutations provoquées depuis quelques décennies pour ceux qui aiment les roses Meillant ou les mangues greffées, et puis d'autres qualifiées de monstres OGM depuis quelques années. Culture dans la nature, mais aussi nature dans la culture! Une nature soumise à l'action, au savoir... et au verbe des écologistes!

Sous une forme différente de l'agriculture et de l'agronomie, la primatologie, l'éthologie animale et humaine attestent de l'enracinement de la culture dans les processus biologiques, même si les divergences biologiques ne suffisent pas à expliquer les différences sociales et culturelles. Peu importe si les cultures sont ou non partie intégrante de la nature et si la culture émerge des transformations biologiques du cerveau, nul ne niera que l'évolution humaine est bio-culturelle. Dans la bio-anthropologie moderne (génétique, rapport cerveau-langage, éthologie des comportements notamment), le rapport théorique nature-culture se résout par une psycho-socio somatique.

Dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755) de J. J. Rousseau, d'une part la nature servait de modèle explicatif pour la genèse même de la culture, un modèle construit bien sûr, d'autre part la nature humaine était censé tisser le lien social essentiel de la pitié parce qu'en elle résiderait l'aspect sensibilité de tous les vivants.

Dès ses premières oeuvres, Lévi-Strauss, en même temps qu'il reconnaît son tribut à l'égard de Jean-Jacques Rousseau, pose comme capital, dans les années cinquante, ce problème des rapports entre nature et culture, d'autant que l'anthropologie américaine vient d'élaborer notamment avec les culturalistes, dont Linton et Herskovits, une théorie de

la culture (structure, changements, traits typologiques: religion, guerre, art, langage, sexualité, habitat, hygiène). Au domaine du déterminisme dans la nature s'oppose celui de la liberté de choix dans la culture, mais entre les deux il n'est point de rupture, puisque d'une part, des codes qu'on croit culturels sont parfois génétiques, et que d'autre part des lois morales telles que la prohibition de l'inceste marquent le passage des lois biologiques aux lois sociales. C'est sur l'échange réglé et mutuel des femmes que se fonde l'anthropologie de la parenté. Quant à l'anthropologie générale (anthropologie sociale et culturelle), elle s'intéresse en outre à l'échange des biens et services (économie) et à l'échange des mots par la communication linguistique, politique et religieuse. En concevant la culture comme la façon propre dont une société exprime et satisfait l'ensemble des aspirations humaines, Lévi-Strauss réintègre la culture dans la nature tout en notant que certains codes qu'on croit culturels peuvent être génétiques, mais peut-être en effaçant trop les cultures devant la culture entendue comme la façon propre dont une société exprime et satisfait l'ensemble des aspirations humaines. La différence fondamentale entre nature et culture, c'est que les phénomènes naturels sont universels, tandis que la culture est régie par des normes variables. La prohibition de l'inceste dresse cependant un pont entre nature et culture, en ce que la nature est universelle mais revêt des formes spécifiques selon les cultures. Cet interdit fondamental oblige les hommes à communiquer, mais n'instaure pas une rupture. Il fait transition de la nature (procréation) à la culture (parenté) par la généalogie et l'identité, le social se greffant sur du physique, le culturel sur du naturel, l'intelligible sur du sensible. La question de la nature humaine est réintroduite dans l'anthropologie culturelle. Au sein des matrices structurales s'entrelacent la nature externe et la nature humaine, encore qu'il faille plutôt parler dans le vocabulaire de l'époque de condition humaine changeante par le fait de l'éducation et de l'émancipation sociale. En somme Lévi-Strauss déjoue les pièges de l'opposition dualiste entre nature et culture en montrant l'homme comme un hybride de nature et de culture.

Voix de l'écologie: voix de la nature?

Le culte de la nature

Dans notre culture actuelle: le souci et même le culte de la nature! “Nous ne pouvons plus nous baigner ou ouvrir un robinet sans nous demander si l'eau est conforme aux normes; respirer l'air sans nous inquiéter de sa qualité; utiliser un aérosol sans nous sentir coupables de trouer la couche d'ozone, manger des fruits sans penser aux pesticides; vivre à proximité d'une décharge – même contrôlée – sans craindre de ressentir les symptômes d'une maladie invisible et mortelle” (Kalaora, 1996, p. 88). En écho, ou plutôt comme stimulateur de ces soucis, que dit la philosophie de notre temps? Elle lance des pétards de couleurs différentes, éclatant l'un après l'autre.

Couleur culture: c'est la culture qui structure tacitement notre expérience de la durée, des distances, des objets, nos perceptions et notre gestuelle. Elle a un rôle dans la construction de l'espace. Mais selon Rilke, la culture prolonge la nature, elle la parfait non par la technique mais par l'animation et la sublimation. Dans le marxisme d'après la *Dialectique de la nature* (1878), l'histoire est l'englobant de la culture. Les anthropologues actuels reconnaissent que nombre d'aspects de la vie humaine sont à base à la fois biologique et culturelle (procréation, naissance, puberté, maladie, mort), le biologique et l'idiosyncrasique étant liés à des réponses culturelles particulières. La fréquence et les modalités des rapports sexuels sont déterminés culturellement tout comme nos expériences des objets, de la distance sociale (E. T. Hall) et de la durée. Mauss a montré dans *Les techniques du corps* (1936) comment les modèles culturels marquent certains comportements dont marcher, dormir, nager, accoucher, éternuer, ressentir la douleur. C'est même par acquisition et éducation que s'acquièrent des comportements du deuxième sexe, dit Simone de Beauvoir. Echo distordu de fin de siècle: le rapport homme-femme est assimilé à une politique sexuelle de la viande, le rapport inégal Nord-Sud est conçu comme une politique du ventre des riches! Sartre et Merleau-Ponty, eux, refusent l'idée de nature humaine. L'homme n'est pas une espèce naturelle mais un être-en-situation, son autonomie s'affrontant à la nature, comme les lois historiques sociales et individuelles s'opposent aux lois naturelles.

Couleur nature: Jung se situe en transition; il veut retrouver la nature par le liant des symboles. Pour beaucoup d'autres, la société est troublante et mortifère. Ainsi T. Maldonado, dans *Environnement et idéologie* (1972) a-t-il beaucoup insisté sur l'effet des désordres sociaux quant à l'équilibre écologique et aux menaces sur l'environnement. Le prédateur mange, le capitaliste dévaste. Les déchirements des hommes provoquent de terribles lésions dans l'environnement parce que le rapport des hommes au milieu naturel dépend des relations que les hommes entretiennent entre eux. Cette proposition mériterait, à mon sens d'être prouvée et tempérée, même s'il est vrai que la civilisation industrielle exerce une excessive domination sur la nature et qu'une coupure trop radicale entre nature et culture appauvrit l'humanisme.

Dans *Mythologies* (1957), R. Barthes montre comment la culture "petite-bourgeoise" est présentée et transformée en nature universelle. Chacun a en effet tendance à assimiler sa culture à une nature normale et normative, les autres cultures suscitant étonnement ont tendance à être considérées comme pathologiques par ceux qui n'ont pas saisi que ce qu'on dit naturel chez soi est le plus souvent historique. Ajoutons que l'Occident se donne en guide de la normalité, même actuellement dans son imposition des normes de la démocratie qu'il définit.

Lorsque Serge Moscovici écrit *La société contre nature* (1972), c'est pour montrer que notre chant de victoire sur la matière peut devenir le cauchemar d'une excessive domination de l'homme sur la nature, soit une nature sauvage dont on aggrave quelques déséquilibres en voulant la préserver, soit une nature domestique dont l'homme est l'une des forces mais avec laquelle il doit vivre en équilibre en définissant des principes d'écologie politique. "La société n'est pas hors nature et contre nature, elle est dans la nature et par la nature. Et tout le livre s'emploie à démentir son titre" (Moscovici, 1972, p. 42).

L'environnement polysémique et la nature cultivée par les écologistes

Nature, écologie, environnement, les termes sont souvent confondus, et chaque mot porte des significations diverses connotées idéologiquement. Le contenu du mot *nature* a varié au cours de l'histoire, comme nous l'avons évoqué à partir d'une analyse de type philosophique. Nommer et identifier les espèces végétales et animales a toujours été un souci de l'homme depuis

La Genèse. Sans trop se focaliser sur les similitudes linguistiques entre *natura* en latin et *nascor*: naître, prendre son origine, on reconnaîtra que le mot *nature* peut désigner, ou bien la totalité des êtres de l'univers ayant en eux leurs principes d'ordre et de développement, ou bien la totalité de ce qui se laisse connaître (les lois de la nature), ou bien l'essence d'une chose (sa nature). Sa pluralité sémantique transparait aussi dans la diversité des jugements quant à la beauté de la nature, aux caprices de la nature, à la protection de la nature. Son idéalisation rend la nature purificatrice, fraîche, source de santé, ou bien sauvage comme la liberté. Ce que nous savons de la nature est la construction des problèmes que nous donnent ses usages linguistiques et techniques. Nommer et identifier les espèces végétales et animales a toujours été en outre un souci de l'homme. Très présente dans l'imaginaire humain, comme hétérogène par rapport à la société, la nature est conçue comme réservoir inépuisable de ressources, mais aussi comme fragile lorsqu'on veut trop la domestiquer.

L'écologie

Longtemps après la notation par Montesquieu selon laquelle le climat et le milieu influent sur l'esprit de chaque nation, un fort déterminisme géographique est souligné par André Siegfried, dans la première moitié du XX^{ème} siècle. La pensée moderne, celle des écologistes notamment, amplifie mythiquement la protection de la nature, la lutte contre la pollution, la lecture du livre de la nature. Elle aspire à une harmonie nouvelle entre l'homme et la nature

On en conviendra avec Jean Delumeau, jusqu'au XX^{ème} siècle, les malheurs des hommes ont été causés par la nature: intempéries, dévastations, disettes, et par des fléaux pensés naturels et à amplificateurs humains: peste, choléra, tuberculose, syphilis. Et maintenant, à défaut d'imputation exacte des malheurs écologiques, on reconnaîtra que les causes socio-économiques sont de plus en plus déterminantes: pollutions par les pays fortement industrialisés et urbanisés, mais aussi démographie galopante en Orient, au Maghreb, au Mexique, ce qui favorise les progrès de la désertification pour satisfaire aux besoins alimentaires et énergétiques. Rien ne prouve absolument que toute sécheresse, toute inondation soit le résultat de désordres induits par la culture moderne, rurale ou urbaine (l'histoire de la terre inhabitée par l'homme en a connu bien d'autres). Mais il est vrai

que la sécheresse qui a affecté le Sahel pendant près de vingt ans a eu des conséquences écologiquement catastrophiques. D'où la recherche de ressources en eau (dessalées, stockées) et de provocation de pluies, mais à impact dérisoire, surtout quand on ignore les conséquences du réchauffement climatique.

Après l'époque des Parcs nationaux dans lesquels les broussailles s'adaptent à la modernité, vient la critique du productivisme et de l'Etat-Providence, puis un cri de préservation du patrimoine biologique et physique. A partir de 1968, les progrès scientifiques sur les zones arides ont suscité de nombreuses recherches aux résultats divergents et contradictoires exposés en 1977 et 1981 lors des Conférences des Nations Unies sur la désertification à Nairobi (UNCOD), d'où les créations d'observatoires, la multiplication d'expertises, de réunions, de propositions dispersées, irréalistes et sans évaluation financière, 10% de l'aide matériellement affectée l'étant à des projets de lutte à long terme; mais les risques, les objectifs prioritaires, les moyens d'action diffèrent selon les régions géographiques des 170 pays représentés au Sommet de la Terre de Rio.

Dans le courant écologiste moderne est souligné le risque pratique d'appauvrissement du biotope par les cultures et à échéance imprécise une catastrophe provenant du péril nucléaire (après Tchernobyl, six essais nucléaires français à Mururoa dans l'automne-hiver de 1995-1996), des pollutions (comme celle de Bhopal, ou bien provoquées par les industries chimiques, les usages quotidiens de diverses énergies nocives pour la santé) et des manipulations génétiques (dont les OGM). La pensée écologique moderne amplifie mythiquement la protection de la nature, la lutte contre la pollution, la lecture du livre de la nature. Elle aspire à une harmonie nouvelle entre l'homme et la nature. L'étude des luttes écologistes montre: la présence d'un mouvement antinucléaire et antitechnocratique (mais de faible impact); des luttes défensives locales et régionales de protection de la nature; la critique de type prophétique de la culture industrielle avec ses luttes ouvrières oubliées, même si l'écologisme est né dans une matrice idéologique gauchiste.

L'environnement

Une polysémie aussi forte fait que l'environnement connote ce qui est proche physiquement ou humainement d'un groupe, le milieu paysager dans lequel s'insère une usine ou un habitat. Les entours flous incorporent même l'environnement international. Lorsque l'environnement sollicite un savoir, c'est de la biologie ou de l'agronomie qu'il s'agit. Lorsqu'il crée le mirage de l'anti-ville, sans horaires ni précipitation, c'est en gommant dans la nature les dangers et l'inhospitalité, pour n'y voir que du vert, hors automne et hiver, en euphorisant ce qui pourrait devenir un cadre de vie. Et l'environnement ne se réduit pas au donné naturel, il est pensé à travers une pratique comme à travers une rhétorique qui envahissent la sphère des loisirs, du tourisme, des sports de glisse, supposés être des pratiques douces (escalade, parapente) tout en valorisant pêle-mêle le risque, l'observation et le contact naturel. La protection de l'environnement a même fait place ces dernières années à la protection de la nature.

Le terme d'environnement, un construit de société, apparu vers 1954 aux Etats-Unis, renvoie aux conditions de vie dans un certain milieu géographique et humain, évidemment différent pour un Ecossais et pour un Indien d'Amazonie. La nature n'est qu'une composante de l'environnement, un environnement modifié rapidement et détruit par l'homme, tandis que la nature en général évolue naturellement et lentement. Affranchi, par la technique, de certaines contraintes considérées jadis comme naturelles, l'homme repousse les limites de sa niche écologique, mais les mégapoles et la surcharge démographique qui engendrent dans les pays industriels la pollution, et dans le Tiers Monde la destruction du milieu vital par déforestation et dégradation des sols, causent probablement bien plus de dégâts que les pucerons, les termites, les charançons, les rats et les criquets migrants, sans parler des pandémies au niveau de la biosphère, des effets de serre et des lésions à la couche d'ozone dans l'écosphère.

Comment, en ouvrant *Le livre des Verts*, ne pas s'émouvoir du sombre tableau présenté: pillage des ressources, industrialisation à marche forcée, destruction des économies traditionnelles, inégalité des termes de l'échange, saccage des forêts pour survivre en exportant, enrichissement des riches, appauvrissement des pauvres, altération du système planétaire par les effectifs humains et la technologie, nuisance industrielle et urbaine, pollution des espaces terrestres et maritimes malgré les autorégulateurs et

les autoépurateurs? Le futur de l'humanité n'est pas automatiquement assuré, il faut qu'il y ait après nous une nature préservée. Les écologistes fondamentalistes sentent bien une certaine contradiction entre programme de conservation et le développement, néanmoins par habitude ou ne pas paraître à contre-courant, ils diront le développement prioritaire.

Le développement durable

Mais alors quel développement? Un développement soutenable réconciliant économie et écologie, sans nécessairement trop économiser sauf à taxer les riches; un développement durable qui n'engage pas les capacités de régénération de la planète, et acceptable pour les populations actuelles et leur descendance. L'idéal serait une répartition et un usage rationnel des ressources, une réduction des écarts entre niveaux de vie, une mise en valeur des écosystèmes, la généralisation des technologies à faibles déchets, la diversité des spécificités locales. A l'épopée du progrès économique et social est en train de se substituer le chant lyrique de la restauration de la planète par un développement durable. Qu'on soit spécialiste du Nord ou du Sud, des transports, de l'éducation, de l'aménagement du territoire, on s'accorde désormais à dire que les problèmes du développement sont globaux et demandent d'être intégrés à une conception systémique, tenant compte du co-développement mondial en même temps que des rapports entre croissance économique, avancées technologiques, éthique et justice.

Le développement durable vise à faire évoluer harmonieusement de pair l'environnement et le développement humain. Il inclut la satisfaction des besoins essentiels sans affecter les générations futures. Il s'agit donc de prévoir les effets défavorables des projets de développement sur l'environnement, de préserver la qualité du milieu de vie, éventuellement par des mesures législatives et coercitives, de conserver la capacité sustentatrice de la terre pour la vie humaine (lutte contre la pollution, contre la contamination des chaînes trophiques, les déséquilibres écologiques, la dégradation des terrains). On postule que le capital créé par l'homme ne suffit pas à compenser la perte du capital naturel.

Le développement durable, en respectant la capacité de charge des écosystèmes est censé améliorer les conditions de vie. La durabilité se présente comme sociale par une meilleure répartition des richesses;

économique par une gestion des ressources plus efficace; écologique par une limitation de la consommation de combustibles et ressources facilement épuisables; spatiale par évitement de la concentration dans des mégapoles, décentralisation de l'industrie, promotion de l'agro-sylviculture, établissement de réserves naturelles; culturelle par des solutions locales à la préservation de chaque site et écosystème, promues par des populations conscientes des véritables intérêts d'elles-mêmes et de leurs descendants. Les stratégies de développement durable réclament sensibilisation, mobilisation, participation des individus et collectivités, éducation et formation, solidarité internationale, tout cela exprimé en 1982 par l'ONU dans la Charte mondiale de la Nature et au sommet de Rio en juin 1992 dans la Charte de la Terre. Que le Sommet de la Terre ait soulevé des espoirs et mobilisé des énergies ne signifie pas qu'une crise qui rend réceptif à des propositions comporte en elle-même les moyens d'en sortir.

Remarque de Marc-Olivier Gonseth: "J'en suis arrivé à la conclusion que le fait d'habituer le public à l'idée que la nature tombe du ciel, qu'elle s'impose d'elle-même dans sa force tranquille, plutôt que d'énoncer clairement qu'elle est le fruit d'un gros travail de bricolage biologicoculturel, constitue un message contre-productif de la part des défenseurs de l'environnement. Car le jour où une bonne partie de la population reconnaîtra clairement, contre la tendance "naturelle" du sens commun, que ce qu'on lui présente comme "la nature" en l'opposant à "la culture" constitue en fait le résultat d'un énorme investissement humain, peut-être mettra-t-elle également plus facilement la main à la pâte et au porte-monnaie". (Gonseth, 1996, p. 58). Parole de Suisse!

La nature cultivée et vénérée par des fidèles

D'orientation écologiste, mais peut-être plus imaginatifs qu'actifs, divers courants prennent la nature comme un mythe à vénérer et non pas comme un simple construction de l'imaginaire. Ainsi des mouvements écologiques de type millénaristes cherchent-ils l'ensauvagement, le retour à la nature contre une culture répressive ou nocive. D'autres élaborent tout un syncrétisme, qui ne manque pas d'adeptes verts.

Si l'écologie se ritualise, ne serait-ce pas parce qu'elle rencontre une certaine pensée religieuse: non-sens des projets mondains, artificialité de la vie urbaine, vision catastrophique du monde..., autant de maux que l'on

conjure par l'ascèse d'une vie frugale et communautaire, séparée du monde où règnent les lois d'une économie d'abondance corruptrice?

L'écologie profonde (*deep ecology*) écologie spirituelle ou écosophie, estime que la nature, resacralisée, est appelée à ordonner, à réguler le monde social et l'ensemble des activités humaines. Sa conception fusionnelle de l'homme et de la nature lui donne une sorte de posture contre-moderniste. Inspirée de Thoreau pour qui l'homme doit s'adapter à la nature sans chercher à la transformer, elle manifeste des préoccupations plus éthiques qu'écologiques. Il faut que la nature soit conservée car l'homme en a besoin pour vivre, d'où l'importance qu'elle devienne l'objet de la responsabilité humaine, étant donné sa vulnérabilité devant les techniques. Selon cette philosophie sociale "La réinscription de l'action humaine dans les lois naturelles conduira à la redécouverte du sens du sacré et du sens tout court, à savoir le respect des cadences de la nature, le sentiment de permanence, d'immutabilité de la Terre-mère, la conscience morale, l'éthique d'un comportement naturellement altruiste et honnête, l'autonomie individuelle et collective, la dignité. Autrement dit, la Régénération et le Salut" (Mazenq, 2001, p. 175). On trouve cette *deep ecology*, inspirée du transcendantalisme de Thoreau, souvent mariée actuellement avec le tiers-mondisme, le freudo-marxisme (Marcuse, Fromm), le marxisme existentiel (Illich), l'ésotérisme (R. Steiner), la philosophie humaniste et transpersonnelle (de Palo-Alto). La tendance *New Age* de Pierre Rhabi (*Oasis en tous lieux*) conduirait même à une écothéocratie, règne de l'harmonie naturelle et de la transparence sociale.

Conclusion

Comme je préfère garder mes distances d'anthropologue face à ces diverses tribus vénérant le soleil ou la chrophyllé, qu'on me permette de poser un certain nombre de questions, dont, à mon sens, les réponses relèvent de l'opinion (*doxa*) et non du savoir confirmé (*épistémè*)? Peut-on penser l'homme comme une erreur de la nature, ce qui expliquerait qu'il soit la victime de l'aliénation sociale, ou bien faut-il le concevoir comme l'expression ultime de la nature dans un processus d'historicisation radicale? Toujours est-il que l'avantage de l'homme, c'est de connaître les lois de la nature et de pouvoir s'en servir.

La célébration mythique de la nature ne saurait-elle orienter l'action dans le sens d'une dérive idéologique totalitaire, celle d'un impérialisme écologiste dictant sa loi, comme le fit un certain racisme nazi de sinistre mémoire qui confondait le vocabulaire de la nature et celui d'une culture qu'il prenait pour référentiel de base, ce sophisme naturaliste cautionnant la violence (peut-être maintenant les taxes seulement, ou les démontages de Mac Donald's à Millau)? Les lois de la nature seraient-elles appelées à surdéterminer le social? Si oui, l'autorégulation des écosystèmes constituerait le modèle de référence, un modèle rousseauiste d'une nature ordonnée par le sacré ou par une surnature (en grande partie évacuée par la sécularisation moderne), ou un modèle naturaliste rejetant toute cause supra-naturelle. La modernité est-elle un acte de domination de la nature qui s'achèverait dans une société totalement administrée? L'homme de la modernité s'égarerait-il dans les dédales de l'abstraction, dont celle de l'opposition théorique nature-culture? Pourquoi supposer que l'action humaine a un effet essentiellement dévastateur alors qu'on reconnaît que la protection de la nature par les écologistes a l'un de ses aspects reconnu comme utopique? Qu'on veuille protéger l'environnement actuel, certes, mais celui-ci n'a rien d'originel et la nature s'est modifiée depuis bien des millions d'années, obligeant les hommes à se réadapter à de nouveaux climats et à des écosystèmes différents selon les migrations. Serait-ce le propre de la société post-industrielle que de créer comme zones conflictuelles: les rapports à la nature, l'orientation de la consommation, la gestion technocratique des besoins, tandis que la société industrielle serait bâtie autour de l'organisation du travail et des conflits de classe?

La nature est l'idée qu'on s'en fait, parfois mythifiée pour apaiser nos angoisses. Penser la nature comme fait ou comme norme, c'est la réfracter au travers d'une culture déterminée. Quel cimetière d'images de la nature que l'histoire, élaborée d'ailleurs différemment selon les cultures, et dans laquelle traînent des vestiges du temps de Ptolémée (la soleil se lève et se couche) tandis que Copernic a énoncé la grande révolution... de la terre autour du soleil! La pensée contemporaine cherche à retrouver, contre un hyper-culturalisme, le sentiment de l'unité de la nature ainsi que la solidarité perdue entre l'homme et le monde, le développement des tendances sociales étant en phase avec un respect de l'environnement naturel. Qui que nous soyons, nous reconnâtrons sans peine que l'homme

est un être naturel dont la survie et le bien-être sont liés à la protection de la nature et de ses milieux de vie. C'est en étant en accord avec sa propre nature que l'homme pourra retrouver amour et respect de la nature. Reste à éviter à ce propos la violence des moyens et la mythification des fins!

References

- BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris: Seuil, 1957.
- DELUMEAU, Jean. *Les malheurs du temps*. Paris: Larousse, 1987.
- GONSETH, Marc-Olivier. C'est tout naturel. In: GONSETH M. O.; HAINARD, J.; KAEHR, R. (Ed.). *Natures en tête*. Neuchâtel: Musée d'Ethnographie, 1996. p. 51-58.
- KALAORA, Bernard. Le culte contemporain de la nature. In: GONSETH, M. O.; HAINARD, J.; KAEHR, R. (Ed.). *Natures en tête*. Neuchâtel: Musée d'Ethnographie, 1996. p. 88.
- LEBEUF, Jean-Pierre. Le système classificatoire des Fali (Nord-Cameroun). In: FORTES, Meyer; DIETERLEN, Germaine (Ed.). *African Systems of Thought*. London: Oxford University Press, 1965. p. 328-337.
- MALDONADO, Thomas. *Environnement et idéologie*. Paris: Union Générale D'Éditions, 1972. (Coll. 10/18).
- MAZENQ, Luc-Michel. *Les nouveaux mouvements religieux et les nouveaux mouvements sociaux dans le procès de mondialisation*. Thèse (Doctorat), Grenoble, 2001.
- MOSCOVICI, Serge. *La société contre nature*. Paris: Union Générale D'Éditions, 1972. (Coll.10/18).
- RIVIÈRE, Claude. Culture. In: BOUDON, Raymond (Ed.). *Dictionnaire de la sociologie*. Paris: Larousse, 1989. p. 53-54.
- _____. Culture. In: JACOB, André (Ed.). *Encyclopédie philosophique universelle, tome 2: les notions philosophiques*. Paris: PUF, 1990. p. 528- 531.
- _____. Le développement durable est-il soutenable?. In: CARENINI, André; JARDEL, Jean-Pierre (Ed.). *De la tradition à la post-modernité, hommage à Jean Poirier*. Paris: PUF, 1996. p. 419-430.